

1

La veille, j'avais fait revenir mon boss d'entre les morts.

À peine éveillée, je me suis levée pour le retrouver à moitié habillé, dans mon jardin de derrière, étendu sur ma chaise longue. Il était environ 10 heures et nous étions au mois de juillet – il faisait déjà très chaud. Sous le soleil matinal, la chevelure de Sam formait une broussaille d'or et de cuivre. Il a ouvert les yeux tandis que je descendais les marches pour le rejoindre. J'étais encore en chemise de nuit et j'évitais de penser à mes propres cheveux – je n'avais l'air de rien et je le savais.

— Comment tu te sens ?

Je pouvais à peine parler. J'avais la gorge éraillée d'avoir hurlé, la veille, en voyant Sam baigner dans son propre sang, dans la cour de la ferme d'Alcide Herveaux. Sam a remonté les genoux pour me laisser de la place. Son jean était éclaboussé de taches rouges. Il était torse nu – sa chemise était sûrement trop écœurante pour qu'il puisse la porter.

Pendant un long moment, il n'a pas répondu. Sans un mot, il m'avait donné la permission de m'asseoir à côté de lui mais il ne semblait pas accueillir ma présence à bras ouverts.

Puis il a fini par s'exprimer.

— Je ne sais pas comment je me sens. Je n'ai pas l'impression d'être moi-même. C'est comme si quelque chose en moi avait changé.

À ses paroles, je me suis recroquevillée intérieurement. C'était bien ce que je craignais.

— Je sais que... enfin, on m'a dit que... il y a toujours un prix à payer, quand il s'agit de magie. Mais je croyais que ce serait moi qui devrais déboursier. Je suis désolée.

— Tu m'as ramené. Je crois que j'ai droit à un petit temps d'adaptation.

Sa voix ne laissait paraître aucune émotion et il ne souriait pas.

Mal à l'aise, je me suis agitée un peu.

— Ça fait longtemps, que tu es dehors ? Je peux te préparer un jus d'orange ou un café ? Un petit-déjeuner ?

— Je suis venu il y a quelques heures. Je me suis couché sur le sol. J'avais besoin de reprendre le contact.

— Avec quoi ?

Je n'étais peut-être pas aussi bien réveillé que je le pensais.

— Avec mon côté naturel, a-t-il dit très lentement, en pesant ses mots avec soin. Les métamorphes purs sont les enfants de la nature. D'après notre mythologie en tout cas. Parce qu'on peut se transformer en tout ce qu'on veut. On dit que la mère de la terre voulait créer une créature versatile à l'extrême : elle devait être capable de remplacer n'importe quelle race qui se serait éteinte. Cette créature, c'était le métamorphe. Je pourrais par exemple regarder une image de tigre à dents de sabre, et me transformer pour en devenir un. Tu savais ça ?

— Non.

— Je crois que je vais rentrer. Je vais aller chez moi et...

Sa voix s'est éteinte.

— Et quoi ?

— Me trouver une chemise, a-t-il répondu après un temps. C'est vrai, je me sens tout bizarre. Ton jardin est complètement incroyable.

J'étais un peu désorientée, et plutôt inquiète. Une partie de moi voyait bien que Sam aurait besoin de temps pour se remettre de son traumatisme : il était mort, et il était revenu à la vie. Mais l'autre partie, celle qui connaissait Sam depuis des années, était désemparée de constater à quel point il semblait étrange. Je ne le reconnaissais pas. J'étais l'amie, l'employée, la petite amie occasionnelle, et l'associée de Sam – tout cela et bien plus encore – depuis plusieurs années. J'aurais parié qu'il ne pourrait plus me surprendre.

Je l'ai observé, les yeux plissés, tandis qu'il sortait ses clés de sa poche. Puis je me suis levée pour qu'il puisse en faire autant et il a regagné son pick-up. Une fois installé derrière le volant, il m'a regardée à travers le pare-brise pendant de longues secondes. Puis il a tourné la clé et levé la main. La joie m'a envahie soudain. Il allait baisser la fenêtre et m'appeler pour que je vienne et qu'on se dise au revoir. Mais il a passé la marche arrière, fait demi-tour, et pris lentement l'allée qui menait à Hummingbird Road. Sans un mot. Ni « à plus tard », ni « merci », ni rien du tout.

Et qu'est-ce qu'il avait voulu dire, au sujet de mon jardin incroyable ? Il était pourtant venu dans mon jardin des douzaines de fois.

Cette énigme-là, au moins, je l'ai résolue rapidement. Je me suis tournée pour rentrer à pas lourds. L'herbe était d'un vert... saisissant. Et soudain, j'ai aperçu mes trois plants de tomates, que j'avais installés quelques semaines auparavant. Ah ? Je me suis brusquement immobilisée. La dernière fois que je les avais regardés, sans doute une semaine plus tôt, ils étaient malingres et souffraient d'un manque prononcé d'eau et d'engrais.

Celui qui se trouvait le plus à gauche semblait sur le point de rendre l'âme – si l'on considère qu'un plant de tomates puisse avoir une âme... À présent, tous trois étaient forts et verts, et ployaient contre leur tuteur sous le poids des tomates. Comme si quelqu'un les avait fertilisés avec un produit miraculeux.

Bouche ouverte, j'ai fait un tour sur moi-même, examinant toutes les fleurs et les arbustes du jardin – et il y en avait un sacré tas.

Pour beaucoup, les femmes Stackhouse étaient des jardinières enthousiastes. Au fil des générations, elles avaient planté des rosiers, des marguerites, des hortensias, des poiriers... une quantité incroyable de verdure. Et moi, je ne m'en occupais pas très bien.

Mais bon. En tout cas, en quelques jours seulement, alors que j'étais engluée dans mes problèmes, le jardin entier s'était gavé d'anabolisants. L'intervention du Géant Vert, peut-être ? Tout ce qui était censé fleurir était chargé de pétales éblouissants, tout ce qui était censé porter fruit l'avait fait, et lourdement. Tout le reste était vert, brillant et épais. Je ne comprenais pas ce qui avait pu se passer.

Avant de rentrer, j'ai ramassé quelques tomates rondes et bien mûres au passage – elles seraient parfaites pour accompagner quelques tranches de bacon dans un sandwich, pour le déjeuner. Mais avant cela, j'avais quelques petites choses à faire.

J'ai vérifié ma liste de contacts sur mon portable : oui, j'avais bien enregistré le numéro de Bernadette Merlotte, dite Bernie. La mère de Sam, et métamorphe pure, comme lui. La mienne est morte quand j'avais sept ans, alors je n'étais peut-être pas très bon juge mais il me semblait que Sam entretenait une belle relation avec Bernie. S'il y avait un moment qui justifiait d'appeler une maman, c'était bien celui-ci.

Je ne vais pas dire que la conversation a été facile et, en tout cas, elle n'a pas été longue. Mais quand j'ai racroché, Bernie Merlotte était déjà en train de remplir son sac de voyage pour venir à Bon Temps. Elle devait arriver en fin d'après-midi.

Avais-je bien fait ? Après avoir retourné l'affaire dans tous les sens, je me suis dit que oui. En plus, j'ai décidé de prendre ma journée. Et peut-être plus d'une. J'ai appelé au *Merlotte* et j'ai raconté à Kennedy que j'avais la grippe. Elle m'a promis qu'ils m'appelleraient en cas de crise, mais que sinon, tout le monde me laisserait tranquille pour que je puisse me soigner.

— Je ne pensais pas qu'on pouvait attraper la grippe en juillet, m'a fait remarquer Kennedy avec un sourire dans la voix. Mais Sam a appelé, lui aussi, pour dire la même chose.

Et merde !

— Vous avez dû vous la donner, non ? a-t-elle suggéré, le ton plein de sous-entendus.

Je n'ai pas dit un mot.

— Bon, bon, d'accord ! Je ne t'appelle que s'il y a le feu. Soigne bien ta grippe, en attendant !

Là, forcément, les rumeurs allaient courir à toute vitesse. Mais je me suis dit que ce n'était pas la peine de m'en inquiéter. J'ai beaucoup dormi, et j'ai beaucoup pleuré. J'ai nettoyé et rangé tous les tiroirs de ma chambre – table de chevet, coiffeuse et commode. J'ai jeté ce qui ne me servait plus à rien, et j'ai regroupé le reste d'une façon qui me semblait logique. Et j'ai attendu... d'avoir des nouvelles. De n'importe qui.

Mais le téléphone n'a pas sonné. J'ai entendu énormément de... rien du tout. Et j'ai mangé énormément de... rien du tout. À part des tomates. Que je me préparais en sandwiches. Et dès que j'avais cueilli les mûres, elles étaient remplacées par des vertes. J'en ai ramassé

quelques-unes pour les faire frire. Quand les autres ont fini de mûrir, j'ai cuisiné ma propre salsa, pour la toute première fois. Pendant ce temps-là, les fleurs fleurissaient, fleurissaient, fleurissaient. J'en ai mis des brassées entières dans chacune de mes pièces. Je suis même allée jusqu'au cimetière pour en laisser sur la tombe de Gran, puis sur la véranda de Bill. Si j'avais aimé ça, j'aurais pu en avaler une pleine assiette à chaque repas.

Ailleurs

La femme aux cheveux rouges émergea de la prison avec lenteur. Elle avait une expression soupçonneuse, comme si elle s'attendait à une mauvaise farce. Elle cligna des yeux dans le soleil éblouissant et se mit en marche vers la rue. Une voiture s'était garée là, mais elle ne lui prêta aucune attention. Il ne lui vint pas à l'esprit que ses occupants pouvaient l'attendre.

Un homme moyen en sortit, côté passager avant. C'était ainsi qu'elle le percevait : un homme moyen. Ses cheveux étaient d'un brun moyen, il était moyennement grand, d'une corpulence moyenne, avec une expression moyennement souriante. Ses dents, en revanche, étaient d'un blanc éclatant. Elles étaient parfaites. Des lunettes noires dissimulaient son regard.

— Mademoiselle Fowler, lança-t-il. Nous sommes venus vous chercher.

Elle lui fit face, hésitante. Elle avait le soleil dans les yeux, qu'elle plissa pour mieux voir. Elle avait survécu à tant de choses – amitiés, amours et mariages brisés, maternité en toute solitude, trahisons... sans oublier une blessure par balle. Elle n'avait donc pas la moindre intention de passer pour une proie facile.

— Vous êtes qui ? demanda-t-elle sans céder un pouce de terrain.

Le soleil impitoyable révélait chacune de ses rides et tous les défauts du produit bas de gamme dont elle avait teint ses cheveux, dans la salle de bains de la prison. Elle en était parfaitement consciente.

— Vous ne me reconnaissez pas ? Nous nous sommes rencontrés lors de l'audition, fit l'homme moyen d'une voix presque douce.

Il retira ses lunettes et la mémoire de la femme aux cheveux rouges se mit en mouvement.

— Vous êtes l'avocat. C'est vous qui m'avez fait sortir, reconnut-elle en souriant. Je ne sais pas pourquoi vous avez fait ça, mais j'ai une dette envers vous. La prison, je n'avais pas besoin de ça, c'est clair. Je veux voir mes enfants.

— Vous les verrez, la rassura l'homme tout en ouvrant la porte arrière et lui faisant signe de monter. Je vous en prie, s'il vous plaît. Je suis navré, j'aurais dû vous appeler Madame Fowler.

C'est avec un sentiment de délivrance qu'elle grimpa dans la voiture, heureuse de se laisser aller contre le siège moelleux, enchantée de se retrouver dans la fraîcheur dispensée par la climatisation. Elle n'avait pas eu autant de confort depuis des mois. C'était une fois qu'on les avait perdus qu'on apprenait à apprécier la courtoisie et les sièges rembourrés (sans compter les bons matelas et les serviettes épaisses).

— J'ai été Madame plusieurs fois. Et Mademoiselle aussi. Vous pouvez m'appeler comme vous voulez, je m'en fiche. Elle est super, cette caisse.

— Ravi qu'elle vous plaise, fit le chauffeur, un homme très grand aux cheveux grisonnants coupés court.

Il se retourna pour devisager la femme aux cheveux rouges et lui sourit, avant de retirer lui aussi ses lunettes de soleil.

— Oh ! mon Dieu, s'exclama-t-elle d'une voix altérée. C'est vous ! Pour de vrai, en chair et en os. Je croyais que vous étiez en taule. Mais vous êtes là !

On la sentait à la fois impressionnée et perturbée.

— Oui, ma sœur. J'ai appris que tu étais une fidèle particulièrement dévouée. Tu as prouvé ta valeur. Je t'ai simplement remerciée en te sortant de prison. Tu n'aurais jamais dû t'y retrouver, car tu ne le méritais pas.

Elle détourna le regard. Au fond d'elle-même, elle avait conscience de ses péchés et de ses crimes. Mais cet homme si estimé – qu'elle avait vu à la télévision, en plus ! – pensait qu'elle était une femme bien, et cette considération lui faisait l'effet d'un baume au cœur.

— Alors c'est pour ça que vous avez donné tout ce fric, pour ma caution ? Ça faisait une sacrée somme, quand même. J'en gagnerai jamais autant, de toute ma vie.

— J'ai l'intention de vous soutenir aussi loyalement que vous l'avez fait pour moi, intervint l'homme longiligne d'un ton égal. En plus, nous savons que vous ne vous enfuirez pas.

Il lui sourit de nouveau et Arlene se dit qu'elle avait décidément bien de la chance. Le fait que quelqu'un paie plus de cent mille dollars pour sa mise en liberté sous caution lui semblait incroyable. Et pour tout dire, suspect. *Mais jusqu'ici, tout va bien*, pensa-t-elle.

— Nous vous ramenons chez vous à Bon Temps, annonça l'homme moyen. Vous pourrez voir vos petits, Lisa... et Coby...

La façon dont il prononçait leurs noms la mit mal à l'aise. Mais elle étouffa cet accès de doute aussi vite qu'il était apparu.

— Ils ne sont plus si petits que ça. Mais nom de D... euh, j'ai vraiment besoin de les voir. Ils m'ont manqué chaque jour.

— En retour, il y a quelques petites choses que vous pourrez faire pour nous, si vous le voulez bien, poursuivait l'homme moyen.

C'était certain, il avait bien une légère pointe d'accent étranger.

Arlene Fowler sut d'instinct que les petites choses en question n'auraient rien de petit. Et qu'elle n'aurait pas le choix. Elle étudia pensivement les deux hommes. Pour elle, pas de doute : ils ne s'intéressaient pas à quelque chose qu'elle n'aurait aucun mal à leur abandonner – comme son corps, par exemple. Ils ne souhaitaient pas non plus qu'elle change leurs draps ou qu'elle astique leur argenterie. Elle se sentait mieux, maintenant que les cartes étaient étalées sur la table, prêtes à être retournées.

— Aha, dit-elle. Comme quoi ?

— Je crois sincèrement que lorsque vous saurez, ça ne vous embêtera pas du tout, fit le chauffeur. Vraiment pas.

— Tout ce que vous avez à faire, expliqua l'homme moyen, c'est d'avoir une conversation avec Sookie Stackhouse.

Il y eut un long silence. Arlene Fowler fixait les deux hommes tour à tour d'un air calculateur.

— Et si je refuse, vous me remettez en prison, j'imagine ?

— Puisque vous êtes en liberté sous caution en attendant votre procès, je suppose que ce serait possible, répondit le chauffeur longiligne sur un ton raisonnable. Mais cela m'ennuierait énormément. Pas vous ?

Il s'était adressé à son compagnon, qui secouait la tête d'un air chagriné.

— Ce serait fort dommage. Les enfants seraient si tristes. Auriez-vous peur de Mlle Stackhouse ?

Il y eut un moment de silence tandis qu'Arlene se débattait avec différentes vérités.

— Je suis la dernière personne que Sookie souhaiterait revoir, tenta-t-elle. Elle croit que tout est de ma faute. Pour le jour où...

Elle ne put terminer.

L'homme moyen le fit pour elle en adoptant un ton des plus agréables.

— Le jour où toutes ces personnes se sont fait tirer dessus. Vous y compris. Mais je la connais un peu, et je crois qu'elle vous laissera parler. Nous vous expliquerons exactement ce que vous devrez dire. Ne vous inquiétez pas au sujet de son talent. Je crois que tout ira bien de ce côté-là.

— Son talent ? Sa télépathie, vous voulez dire ? Vous parlez d'un talent ! s'esclaffa Arlene. C'est la malédiction de sa vie.

Les deux hommes sourirent, formant un tableau particulièrement déplaisant.

— En effet, approuva le chauffeur. C'est une véritable malédiction, et je crois que cela ne va pas s'arranger.

— Mais qu'est-ce que vous lui voulez, à Sookie ? Elle n'a rien, sauf sa vieille bicoque.

— Elle nous a causé énormément d'ennuis, ainsi qu'à d'autres personnes, répondit le chauffeur. Nous dirons simplement que maintenant, c'est son tour. Elle va avoir de gros ennuis.